

W.Clifford M. SCOTT : L'enthousiasme et les certitudes temporaires

Monique Meloche

L'auteur esquisse la longue carrière psychanalytique de W. Clifford M. Scott; les thèmes abordés sont : sa psychanalyse personnelle et ses échanges avec Melanie Klein, sa contribution au développement de la psychanalyse à Montréal, en particulier de la psychanalyse d'enfants, ses idées sur la résolution du deuil, les rapports au langage. On y voit son enthousiasme et sa capacité à remettre en question ce qu'il appelait ses « certitudes temporaires ».

The author outlines the long analytical career of W. Clifford M. Scott and considers the themes of his analysis with Melanie Klein and their different views, his contribution to psychoanalysis in Montreal, particularly to child analysis, the resolution of grief, the relationships with language and writing. One can see his life-long enthusiasm and his capacity to question what he called his « impermanent certainties ».

Clifford Scott, psychanalyste, a pratiqué son métier à Montréal pendant presque quarante ans; il a traversé un siècle, survécu à deux guerres, travaillé dans trois pays, sur deux continents. Il partit d'un petit village ontarien pour arriver à Montréal après avoir passé par Boston, New York, Philadelphie et vécu plus de vingt ans à Londres. Il fut parmi les fondateurs de la Société canadienne de psychanalyse, mais il a continué à la déranger pendant le reste de ses jours (Grignon, 1997, 11). Tout en remplissant ses obligations comme membre de la Société et en assumant sa part de responsabilité dans l'organisation, il était un membre turbulent, parfois même *anti-establishment*. Trop kleinien pour les Américains, peut-être pas suffisamment pour les Britanniques, il était quand même LE Kleinien de Montréal, au début des années soixante-dix, et c'est pour cette raison que j'allai vers lui pour entreprendre une cure analytique. Son bureau était situé rue Docteur-Penfield, dans un édifice nommé « Chateaneuf », nom prometteur s'il en fut. La cure fut longue et pénible. Aussi, bien des années plus tard, quand nous nous sommes retrouvés comme collègues et rapidement amis, j'étais contente que ce soit à son domicile, rue Mount-Pleasant, que nos rencontres aient lieu, ce qui me permet aujourd'hui, par ailleurs, de pouvoir départager mes souvenirs sans trop de confusion.

N'empêche qu'il persiste un certain flou quand je rapporte certains de ses propos, d'autant plus qu'à la fin des années quatre-vingt, la Société psychanalytique de Montréal ayant commandité une douzaine d'heures d'entrevues vidéo avec lui, j'en ai moi-même réalisé quelques-unes et j'ai effectué le montage final. Le document vidéo, d'une durée d'environ une heure, s'intitule *A Portrait of W.C.M. Scott*; il est disponible à la Société psychanalytique de Montréal. S'échelonnant sur plusieurs années, les entrevues montrent des allers-retours

parfois déconcertants. La transcription intégrale des douze heures d'entrevues constituerait à cet égard une contribution importante à l'histoire de la psychanalyse.

Tout au long du présent article, les commentaires de Scott sont clairement identifiés; sinon ils proviennent du document vidéo, des souvenirs de ma psychanalyse, de communications personnelles ou de notes prises lors de réunions scientifiques. Une certaine gaucherie persiste dans la traduction de certaines des paroles rapportées, gaucherie inhérente au génie d'une langue et à la maladresse de la traductrice.

Biographie

Né à Metz en Ontario, le 11 mars 1903, William Clifford Munroe Scott est le fils d'un pasteur presbytérien et d'une institutrice; il passe son enfance à Hillsburg, petite ville près de Toronto, et effectue ses études secondaires et médicales à Toronto.

Très tôt, il est intrigué par la « folie ». L'anecdote suivante en est un indice. Un voisin âgé de douze ans tue ses père et mère puis s'enlève la vie. Quand le jeune Clifford veut savoir pourquoi le garçon a posé ce geste, on lui répond que c'est parce qu'il était fou. Qu'est-ce qu'être fou? C'est avoir perdu la raison! Et qu'est-ce que la raison? Laisse faire...¹

Cette anecdote, qu'il avait plaisir à raconter, représente bien la façon qu'il avait d'aborder toute chose, de pousser les mots jusque dans leurs derniers retranchements et, à la moindre nouvelle découverte, d'être prêt à recommencer le processus de questionnement. *Nous devons vivre avec nos certitudes temporaires*² répétait-il. S'il continua toute sa vie à réfléchir sur ses thèmes favoris : le deuil, la dépression, le schéma corporel (on pourrait dire le corps et l'âme), il était toujours prêt à réexaminer et à remettre en question les prémisses qui lui tenaient le plus à cœur.

À seize ans, en 1919, il entre à la Faculté de médecine de l'Université de Toronto, mais s'absente du programme pendant trois ans pour aller décrocher un baccalauréat en anatomie en 1924; il termine ses études de médecine en 1927. Son intérêt constant pour l'aspect scientifique des phénomènes n'étonnera personne quand on sait qu'il se présentera aux examens de médecine deux autres fois: à Londres en 1933, pour obtenir le droit de pratique en Angleterre, et à Montréal en 1958, quand il viendra se fixer au Québec. Il lira des revues scientifiques et médicales pour son plaisir et participera âprement à des discussions sur la science. Il commence ses études en psychiatrie à Toronto, les poursuit à New York au *Manhattan State Hospital*, puis à Baltimore à la *Phipps Clinic* de *John Hopkins University* et enfin, au *Boston Psychopathic Hospital*.

À Baltimore chez Adolf Meyers (dont on pourrait maintenant qualifier l'approche de « holistique »), il est au plus près de la psychanalyse, telle qu'elle existe en Amérique du Nord à cette période; mais la charge de travail est immense et Meyers, très exigeant. À chaque semaine les résidents reçoivent un nouveau patient pour lequel ils doivent produire, à la fin de la première semaine, cinq rapports : pour le psychiatre en chef, pour le superviseur, pour le personnel soignant, une lettre pour le patient et sa famille et finalement une lettre au médecin référant. Ce régime fera de Clifford Scott un superviseur redoutable voulant

connaître le plus de données possible sur un patient - rapidement et avec précision - et s'intéressant à la forme des interprétations et au niveau des communications selon la personne à qui elles s'adressaient.

Pendant ces années antérieures à toute médication neuroleptique un tant soit peu efficace, l'immersion dans le milieu asilaire est totale : visites de salles plusieurs fois par jour, décisions quant aux mesures de contention physique ou d'isolement, électrochocs, comas insuliniques, certificats de décès par suicide, par épuisement maniaque, etc. Malgré tout, subsiste la possibilité de travailler d'une façon intensive avec quelques psychotiques avant que le tableau clinique ne soit brouillé par des doses massives de médicaments. Cet engagement clinique avec quelques patients psychotiques, tant aux Etats-Unis que plus tard au *Maudsley Hospital* à Londres, fournit à Clifford Scott une expérience à la fois clinique et humaine dans laquelle il ne cessera de puiser jusqu'à la fin de ses jours, essayant encore et toujours de comprendre ce qu'il n'a pas compris la première fois.

Pourvu d'une bourse de deux ans, il part pour Londres en 1931, où il entreprend une formation psychanalytique sur un mode dont on peut à peine s'imaginer l'intensité aujourd'hui : six séances de psychanalyse personnelle par semaine avec Melanie Klein, six entrevues psychanalytiques par jour avec des patients (trois adultes, trois enfants), six rencontres de supervision par semaine avec Ernest Jones, John Rickman, Ella Freeman Sharpe, Nina Searl et Melanie Klein elle-même.

*Scott et Klein*³

Scott ne connaît pas Klein avant qu'il n'arrive à Londres; elle lui a été recommandée par Ernest Jones avec qui il a correspondu et qui lui sert de mentor durant les premières semaines⁴. Klein, elle-même à Londres depuis quelques années seulement, reçoit plusieurs analystes en deuxième tranche de travail psychanalytique, mais elle n'a pas encore travaillé avec un candidat en étant à sa première cure. L'acceptation réciproque est immédiate. La psychanalyse dure vingt-six mois, dont un été où Klein prend deux mois de vacances; Scott prévoyant rentrer au Canada à l'automne, la suit dans un village de la Forêt Noire où sa cure se poursuit au rythme de deux séances par jour pendant un mois...

Scott parlait de Klein avec plaisir, de son enthousiasme, de sa façon directe de dire les choses; en ce temps-là elle n'était pas, paraît-il, aussi loquace durant les séances qu'on le rapportera plus tard. Il racontait que s'il abordait un sujet qu'elle connaissait peu ou pas (comme la psychiatrie hospitalière), elle disait « *Oh Scott, décidez-vous, parlez donc de quelque chose où je m'y connais.* »⁵ Alors il lui parla de cette patiente psychotique à qui il avait consacré plus de cinq cents heures de travail, alors qu'il était chez Meyers, séances que personne n'avait voulu superviser. Elle lui servit d'entrée en matière pour la psychanalyse de son propre noyau psychotique. Il citait fréquemment comment, un lundi matin, Klein lui *lut* une interprétation qu'elle avait élaborée en fin de semaine. Il savait dorénavant que, si elle était en lui, il était aussi en elle, mais il regretta toujours de ne pas s'être emparé de la feuille de papier!

Bien qu'en termes contemporains, cette psychanalyse ait été relativement courte, par son rythme de six séances/semaine elle dépassa probablement en intensité les cures qui s'étendent sur de nombreuses années. Ce qui est certain, c'est qu'elle est restée pour lui, une source de richesse intarissable, l'exemple par excellence du « sein généreux » décrit par Klein elle-même.

Scott croyait que les contributions les plus importantes de Melanie Klein à la psychanalyse portaient sur le maintien de la rigueur du cadre, tant pour les adultes que pour les enfants, et sur la distinction entre objets internes et externes, avec tout ce que cela comporte d'échanges, de clivage, de projection et d'identification projective. Il partageait son opinion sur le développement précoce du transfert et sur la nécessité d'une interprétation rapide de ce dernier, tant chez les adultes que chez les enfants.

Des divergences de vue se développèrent cependant assez rapidement entre eux, même durant sa psychanalyse. Ils se mirent d'accord pour ne pas être toujours d'accord!⁶, en particulier sur le narcissisme primaire -Scott croyait qu'il reposait sur une base biologique-, sur l'existence de l'objet complet dès la naissance -Scott croyait comme Winnicott, que les relations objectales *suivaient* le développement du narcissisme primaire et sa désillusion. Leurs divergences de vue s'étendaient aussi aux objets partiels versus objets complets. Pour Klein, le clivage résultait d'attaques agressives et se maintenait pour des raisons défensives. Pour Scott, le clivage produisait des discontinuités basées sur le temps.

Scott croyait fermement qu'un des aspects importants de la personne entière consistait dans sa continuité temporelle entre le présent, le passé et l'anticipation de l'avenir : selon lui, Klein n'avait pas porté suffisamment attention à la rapidité des changements, en particulier dans les états maniaco-dépressifs, que lui imputait à une déformation dans la perception du temps (Scott, 1976, 169). Il se plaisait à répéter qu'on ne pouvait se réveiller hier, signifiant par là qu'on ne pouvait défaire ce qui avait été fait, que nous étions tous en chemin vers la mort et que nos objets étaient irrémédiablement perdus. Ce n'est qu'après avoir renoncé à ce désir lancinant, avoir accepté la réalité, qu'on pouvait vivre autrement. Un de mes jeunes patients m'a demandé un jour : « *Est-ce que Noël va m'attendre ici pendant que je serai en visite chez mes grands-parents en Italie?* ». Nous n'avons tous qu'un temps limité à vivre, disait Scott et, comme le lapin d'Alice, nous nous hâtons toujours pour trouver des « solutions » alors que nous devrions apprendre à vivre avec nos problèmes, autrement et dans le temps. Seul le rêve nous permet de retourner dans le temps et de le vivre autrement (Grignon 1998, 22).

Les divergences de vue entre Scott et Klein portaient aussi sur l'instinct de mort; Scott croyait que ce que Klein appelait l'instinct de mort était la désorganisation du bagage génétique (Hunter, 1995, 191). Il semble avoir minimisé ces désaccords avec sa psychanalyste, prétextant qu'ils avaient encore beaucoup à apprendre.

De son côté, Klein se plaignait qu'il n'acceptait pas entièrement toutes ses idées, qu'il n'avait plus autant de temps qu'avant à lui consacrer pour discuter les développements de sa pensée : « *Vous êtes trop occupé à faire d'autres choses* »!. Elle ne le voyait plus comme l'un des siens, membre de ce petit groupe très intime. Cette situation a peut-être contribué au retour de Scott au Canada. Premier membre du groupe kleinien à être élu président de la *British Psychoanalytical Society*, alors divisée en trois groupes, sa situation aurait pu devenir intenable. Il était probablement trop impliqué émotionnellement pour devenir un homme du « *middle group* »⁷ comme l'étaient Winnicott et tant d'autres. Le retour au Canada vint à point nommé.

Une partie de l'influence que Melanie Klein exerça sur Scott est subtile, plus difficile à saisir. Elle vint à la psychanalyse étant déjà mère et elle a travaillé d'abord avec des petits enfants, y compris les siens, des enfants souvent très perturbés. Elle était extrêmement sensible à leurs bruits et aux sons qu'ils

émettaient, à leurs balbutiements et à leurs mots courts; elle utilisait hardiment un vocabulaire « pipi-caca » parfois déconcertant. À Londres, ses psychanalyses se déroulaient en anglais, alors qu'elle était encore malhabile à s'exprimer dans cette langue; ce handicap la rendit sûrement plus réceptive aux variations de ton, aux différents bruits ou gestes, ce qui rendit Scott lui-même si sensible aux mêmes choses dans son travail clinique, que l'anglais ait été la langue maternelle de ses analysants ou non.

De plus, Scott adopta de Klein le concept d'envie qu'il poussa plus loin qu'elle, jusqu'à l'auto-envie. Dans un texte publié, au printemps 1976, à *la Nouvelle Revue de Psychanalyse* dans un numéro portant sur le thème de « Narcisse », il présente l'auto-envie comme succédant à l'auto-reproche. C'est le soi d'autrefois qui s'attaque au soi présent, capable aujourd'hui de choses dont il était incapable hier. Il croyait que la partie auto-critique, auto-envieuse pouvait se transformer en auto-tolérance : « Mon soi qui fut malheureux jadis empêchera-t-il mon soi actuel d'être heureux maintenant? » Peut-on dire « mieux vaut tard que jamais » ou doit-on rester cantonné dans un « jamais, si pas jadis ou maintenant »?

Dans son texte magistral sur le sommeil et le rêve (Scott, 1975), d'une densité telle qu'on n'a pu vraiment encore l'évaluer, il parle aussi de l'envie du moi-éveillé, limité par la réalité externe, pour le moi-endormi qui, lui, peut se permettre toutes les fantaisies, envie qui peut aller jusqu'à s'empêcher de dormir, donc de rêver. Cette hypothèse donne à penser, mais n'est pas toujours facile à suivre.

C'est peut-être à travers et à propos de la psychanalyse d'enfants que l'influence de Klein sur la pensée de Scott se fit la plus tangible : l'interprétation rapide du transfert, la précocité des relations d'objets, la projection et l'introjection sont tous des concepts que Scott emprunta à Klein. Pourtant leurs parcours s'étaient développés en sens inverse : Klein avait débuté avec des enfants psychotiques à partir desquels elle avait inventé une méthode et développé ses propres théories. Scott avait d'abord travaillé avec des psychotiques adultes avec qui il avait expérimenté la « psychanalyse ». Ils s'étaient pour ainsi dire rencontrés à mi-chemin, Scott ayant d'abord connu la communication toute crue des psychotiques dans des milieux où on semble l'avoir laissé expérimenter à sa guise, ce qui le prépara à aborder la communication également directe et crue des petits enfants. Aussi croyait-il qu'il fallait parler simplement, non seulement aux enfants, mais à l'enfant dans l'adulte. Pour lui, l'important était de rejoindre cette période psychique d'avant la pensée.

Que Klein ait eu une grande influence sur Scott est indéniable; que lui ait eu une grande influence sur elle n'est pas à écarter non plus. Dans son texte sur *Notes sur quelques mécanismes schizoïdes* (Klein, 1946), elle fait référence à son texte *A Delusion of Identity*, sur la projection des bon objets (Scott, 1934).

Sa psychanalyse s'est déroulée au début des années trente, avant l'arrivée massive des Viennois à Londres et bien avant celle de Freud. À son grand regret, d'ailleurs, Scott n'a jamais rencontré Sigmund Freud. En 1944, au moment des controverses entre Kleinien et Annafreudiens, il était officier médical dans les forces armées. Absent de Londres, il n'y prit donc aucune part. Mais il en est longuement question dans la correspondance Scott-Klein. Quand les comptes rendus de ces rencontres furent publiés au début des années quatre-vingt-dix, il les lut attentivement, mais je ne crois pas qu'il formula d'opinion à leur sujet. Je ne saurais dire s'il regrettait de ne pas avoir été présent ou soulagé de n'avoir pu y participer.

Je crois que Scott fut au Canada le seul psychanalyste à avoir été analysé par Klein et le premier à la faire connaître en Amérique du Nord. Il accueillit souvent des Kleinien de la première ou seconde génération en visite à Montréal. Le plus célèbre fut Henri Rey, qui fit plusieurs longs séjours comme enseignant à Montréal et à Québec.

Si Klein fut incontestablement la personne qui eut le plus d'influence sur sa vie professionnelle, Scott disait souvent que la deuxième de qui il avait le plus appris était le premier enfant qu'il vit en psychanalyse, un petit garçon de vingt-six mois qui ne parlait pas... Et puis Jones, ses contemporains, Winnicott, et surtout Bion qu'il ne cessa d'étudier jusqu'à la fin de sa vie.

Je ne sais vraiment lequel de Bion ou de Scott influença l'autre. Peut-être n'ont-ils fait que porter en eux la marque de Melanie Klein qui avait été leur psychanalyste à tous deux. Je ne sais non plus si Bion a tenté d'expliquer la pensée de Scott, mais la tentative de Scott d'expliquer celle de Bion (Scott, 1986) n'a pas beaucoup éclairci les choses. Il était cependant toujours prêt à utiliser le meilleur en chacun et à en faire sa pâture, à le transformer en idées nouvelles qu'hélas, on ne comprenait pas toujours immédiatement.

Londres jusqu'en 1954

En 1933, Scott n'a plus d'argent et croit devoir rentrer au Canada; cependant la dépression économique s'est abattue sur l'Amérique du Nord et il n'y a pas d'argent, là non plus. Il décide de demeurer en Angleterre, se présente aux examens de médecine, devient membre associé de *la British Psychoanalytical Society*, en 1933, et membre de plein droit en 1935. Il travaille à la clinique externe du *Maudsley Hospital*, au *Cassell Hospital* spécialisé dans l'approche psychanalytique des psychotiques civils et établit sa pratique privée. Cependant le conflit européen interrompt sa carrière psychanalytique. Conscrit en 1940, il passe les années de la guerre dans les services médicaux d'urgence de l'armée britannique avec le grade de major, s'occupant, entre autres, de soldats souffrant des séquelles post-traumatiques de l'attaque sur Dunkerque et d'enfants londoniens évacués à la campagne.

Scott au Québec

Après la guerre, Clifford Scott reprend ses activités au *Maudsley Hospital* et sa pratique psychanalytique; il s'implique dans de nombreux projets d'enseignement, devient directeur de la *London Clinic of Psychoanalysis*, co-rédacteur de *l'International Journal of Psychoanalysis* et bientôt, en 1953, président de *la British Psychoanalytical Society*. Et, au faite de sa carrière, Clifford Scott rentre au Canada... Il le fait à l'invitation de Ewen Cameron, M.D., directeur du *Allan Memorial Institute* de Montréal, pour travailler à l'implantation de la psychanalyse dans le milieu universitaire, soit à la faculté de médecine de l'Université McGill, avec le titre d'assistant-professeur au département de psychiatrie.

Cependant Cameron, voulant garder le contrôle du département et en même temps réaliser des découvertes « scientifiques »⁸ refuse de recruter de nouveaux psychanalystes et tente d'imposer une médicalisation de plus en plus grande. Clifford Scott démissionne de son poste en 1958; il se consacre à la pratique privée et à la transmission de la psychanalyse.

Scott parlait peu de ses démêlés avec Cameron, peut-être pour cacher sa déception ou par prudence, pour protéger quelque secret professionnel. Avait-il

connu trop de choses à ce sujet, via son divan, pour se risquer à des commentaires spontanés? De la même façon, il fut toujours très discret quant à ses contacts avec Winnicott, dont il avait analysé les deux épouses et le beau-frère. Il craignait de confondre ses souvenirs personnels de Winnicott, avec ceux de son écoute analytique. C'est ainsi que, lors des entrevues vidéo mentionnées plus haut, il accepta de parler de Winnicott, mais sous réserve que nous lui soumettions nos questions à l'avance.

À Montréal il se montre très actif au sein de la Société canadienne de psychanalyse, puis à l'Institut canadien de psychanalyse. Une fois la division linguistique accomplie, en 1963, il occupe à la *Quebec English Society* successivement tous les postes administratifs. Il anime de très nombreux séminaires et ateliers, met sur pied la formation de psychanalystes d'enfants -dont il sera fait mention plus loin-, tout en multipliant les présentations scientifiques et les publications jusqu'à la toute fin de sa vie. Il organise aussi de petits séminaires privés, en particulier sur les thèmes de la linguistique et du double.

Il lisait beaucoup et pas seulement les auteurs analytiques; ses lectures étaient variées et ses livres abondamment annotés de sa petite écriture indéchiffrable. Poésie, histoire, politique, mathématiques, côtoyaient ses sujets favoris : linguistique, comptines et contes d'enfants, histoire des religions. On ne savait jamais où la discussion d'un livre pouvait mener. Un jour il me prêta un livre sur des jumelles britanniques psychotiques, dont l'une s'améliora considérablement à la mort de l'autre; cela mena à des considérations sur le double et sur l'hypothèse de la gémellité en tant que facteur de protection mentale, ni lui ni moi n'ayant rencontré de jumeaux dans notre pratique personnelle! Les êtres humains ont probablement été d'abord des « bébés en portée » (*litter babies*) disait-il, comme les chatons et les chiots. « *Il y aurait là un bon sujet de recherche, à tout le moins de réflexion* ». Allait-on le consulter au sujet d'un patient ou d'un projet de séminaire, on en ressortait survolté, habité par cent nouvelles idées qu'il avait trouvées ou provoquées dans un feu d'artifice constant et, ceci, jusqu'à la fin de sa longue vie. Comme l'ont répété les docteurs Jean-Baptiste Boulanger et Paul Lefebvre à son service commémoratif, il était à la fois le psychanalyste le plus âgé et le plus jeune de notre société.

Scott, fidèle à la tradition européenne et ayant toujours profité des services de secrétaires expertes, fut un correspondant prolifique. Aujourd'hui sont déposées aux Archives nationales à Ottawa, ses correspondances avec Melanie Klein, Winnicott, Marion Milner, Betty Joseph et tant d'autres, où elles n'attendent qu'une étude attentive pour révéler leurs trésors. Il s'agit parfois de longues lettres, pleines de nouvelles, mais le plus souvent de commentaires sur les textes les uns des autres, au lendemain de réunions de sociétés psychanalytiques, ou sur de récentes publications. Certaines lettres de l'échange Scott-Winnicott sont particulièrement intéressantes quant à l'élaboration et la critique de l'objet transitionnel, ainsi qu'à leur désaccord sur le développement du schéma corporel chez l'enfant.

Impact de la pensée scottienne

S'il est impossible d'évaluer l'influence qu'il put avoir sur la psychanalyse au Royaume-Uni, celle qu'il eut sur le mouvement analytique au Québec et ailleurs en Amérique est plus facile à retracer. À son arrivée à Montréal⁹ il se joint à quelques psychanalystes regroupés à l'intérieur du « Club psychanalytique de

Montréal » fondé par le père Noël Mailloux, directeur du département de psychologie de l'Université de Montréal. Ce groupe, composé de Théo Chentrier, Jean-Baptiste Boulanger, André Lussier, Alistair MacLeod et Johan et Gottfriede Aufreiter, se constitue en groupe d'étude visant à être reconnu par l'Association psychanalytique internationale. Chaque groupe doit être parrainé par une société analytique déjà reconnue, en l'occurrence l'American ou la British Psychoanalytical Society. Scott refuse de faire partie de la société américaine parce qu'elle n'accepte pas les membres non-médecins, faisant ainsi de la Société canadienne de psychanalyse une société plus libérale, dans la tradition intellectuelle européenne.

L'influence de Scott fut considérable, à travers ses analysants et ses étudiants. La plus importante fut probablement à travers son ami Paul Lefebvre, figure importante de la psychanalyse en milieu francophone et le principal référant en matière de psychosomatique. Son influence dépassa le milieu psychanalytique à différents moments. Jusqu'à la fin de sa vie il fut consultant dans les milieux hospitaliers tels que, entre autres, le *Jewish General Hospital*, le *Montreal General Hospital*, et l'Hôpital général pour enfants. Bien que son français fut à peu près inexistant, à son grand regret d'ailleurs, de nombreux étudiants formés dans les hôpitaux anglophones essayèrent ses idées dans les milieux francophones, particulièrement en rapport avec la psychanalyse d'enfants qu'il ne cessa d'encourager jusqu'à la fin de sa vie. À son arrivée au Canada, en 1954, Scott était le seul psychanalyste d'enfants du pays. En 1996, on en comptait vingt-trois, formés en trois vagues successives, toutes sous son impulsion, et avec des retombées un peu partout au Canada. Aujourd'hui, on ne peut plus mesurer l'impact qu'il eut sur ce domaine, parce que certaines de ses idées ont été tellement absorbées par les cliniciens qu'elles leur semblent aller de soi et avoir été toujours connues, un peu comme celles de Freud. Pas plus qu'on ne peut savoir jusqu'où certaines de ses idées perçues comme saugrenues sont utilisées, surtout en ce qui concerne, entre autres, l'attention portée au non-verbal : gestes, mimiques, ou au non-verbal dans le verbal : intonations, hésitations et autres indices. Il s'agit là d'observations que les psychanalystes effectuent dans le secret de leur cabinet; il leur semble plus prudent - et plus noble! - de parler en public de métapsychologie.

Clifford Scott était très généreux de son temps et de son énergie; il acceptait toujours de discuter les textes présentés aux réunions scientifiques. S'il ne pouvait assister à une réunion ou s'il lisait un texte intéressant dans une revue scientifique, il écrivait aux auteurs. Quant les photocopieuses firent leur apparition sur le marché, il s'en offrit une et en fit un usage abondant pour envoyer textes et articles à ses collègues et amis. « *La photocopieuse, c'est le plus beau cadeau que je me suis jamais offert* » disait-il. Parallèlement, il encourageait chacun à mettre ses idées ou ses découvertes sur papier. Que dis-je, encourager? il poussait, tirait, harcelait, prêchait pour la rédaction de courts textes. Mais, malheur à vous si vous cédiez et commettiez un texte que vous lui soumettiez ensuite pour suggestions ou approbation. Tout comme dans ses séances de psychanalyse, il allait jusqu'au bout, trouvant toujours de nouvelles interprétations, paradoxes, nuances... J'ai ainsi écrit sept versions différentes d'un même texte suivies de quatre séries de corrections mineures de style ou de langue.

Scott aimait passionnément la psychanalyse, la clinique psychanalytique, la pensée psychanalytique. Dans les *Nouvelles Conférences sur la psychanalyse* (Conférence XXXIV), Freud (1932) écrit : « *Le travail psychanalytique est délicat et pénible; impossible de s'en servir à la manière d'un lorgnon qu'on met pour lire et qu'on enlève pour aller se promener* ». En ce sens, Scott dormait avec son lorgnon : sa pensée psychanalytique, dans sa forme de questionnement perpétuel

l'accompagnait partout. Dans ses réflexions à l'occasion de son quatre-vingt-dixième anniversaire (Scott, 1993), il se disait heureux d'avoir un travail qu'il aimait et qui lui offrait constamment des possibilités de nouvelles découvertes. Il avait appris à vivre avec ses « certitudes temporaires » et, tel un paléontologiste du vingt-et-unième siècle, il était toujours prêt à les transformer à la lumière de découvertes nouvelles. Il prenait des risques de plus en plus grands sachant bien que plus il en prenait, plus il risquait de perdre. Mais il se retrouvait habituellement gagnant. Il souhaitait continuer à être créateur jusqu'à la fin de ses jours, et il le fut, présentant un modèle difficile à imiter par des générations de futurs vieillards...

Il était fasciné par les souvenirs autres que visuels, en particulier les souvenirs kinesthésiques. Il demandait, par exemple : « *Où conservez-vous les souvenirs d'avoir marché pieds nus sur une plage humide ?* » De tels souvenirs, comme celui d'avoir éprouvé de la douleur pendant un rêve, pouvaient alors devenir mentalisables et analysables. Malgré sa curiosité débordante, il restait en bons termes avec son ignorance. Citant Wisdom dans une lettre à Paul Salzman (Scott, 17 juin 1987), il disait : « *Vous faites mieux d'aimer votre ignorance, parce qu'elle est si considérable.* »¹⁰ Plus tard il ajouta, dans un échange à la *Quebec English Society* « *Et c'est de cette ignorance que nous viendront toutes les bonnes nouvelles choses* »¹¹

Des comédiens de Toronto ont monté une pièce de théâtre, « *Sessions* », basée sur deux véritables séances d'analyse enregistrées à Londres, trente-cinq ans plus tôt. On assiste alors à un incroyable échange avec la patiente, sur un mode qui, du moins superficiellement, apparaît très ludique mais qui rejoint les couches profondes des souvenirs refoulés. On sent Scott en perpétuelle recherche sur les innombrables possibilités de la psychanalyse. Selon les besoins ou la découverte de nouveaux aspects, il modifie le cadre, déplaçant son fauteuil ou utilisant le grand miroir à la tête du divan : « *Si le patient me fait face mais peut facilement regarder ailleurs, je peux alors déceler le lien entre le langage, la mémoire, l'anticipation et le regard* »¹²

Psychanalyse d'enfant

Clifford Scott voyait la psychanalyse d'un enfant comme une étape indispensable au développement du psychanalyste en formation. Dans plusieurs pays, une des psychanalyses de contrôle, dans le cadre du programme de formation à la pratique psychanalytique, doit être celle d'un enfant. En Angleterre, les séminaires d'observation du nourrisson développés par Esther Bick font partie du curriculum de base, non pas tant pour l'élaboration de théories analytiques auxquelles elles peuvent mener, mais à cause de l'influence sur la pensée que peuvent avoir l'observation et la discussion en groupe de phénomènes très pointus mais se déroulant lentement.

Dans son texte intitulé *Tirer le meilleur parti possible d'une triste histoire* (Scott, 1987), il écrivait :

La psychanalyse d'un petit enfant a été pour moi la chose la plus étonnante de ma carrière, à part et en plus de mon psychanalyse personnelle, il va sans dire.

Il regrettait que la psychanalyse n'ait pas été découverte dans un pays qui valorisait plus les enfants.

Il poussa plus avant la pensée de Klein sur la création d'un espace privé, secret, pour la psychanalyse d'enfants, là où le « tout dire » de l'adulte est remplacé par le « tout faire » de l'enfant: « *Ici tu peux tout faire sauf te faire mal et me faire mal* ». Le jeu libre remplace l'association libre; cela suppose un lieu calme et dépouillé, muni de quelques jouets et objets pouvant se prêter à toutes les fantaisies sans spécifiquement en suggérer aucune. Chaque enfant dispose de son matériel personnel, gardé dans un tiroir ou un contenant fermé à clé, l'équivalent de la privauté du cabinet du psychanalyste pour adulte : « *les mots sont entre nous* ». Les jeux restent attachés aux jouets utilisés qui sont donc « privés ». Il faut pouvoir travailler dans une atmosphère libre de la crainte de dégâts et dans laquelle on élimine le plus de « non, tu ne peux pas » possible.

Scott a procédé à des expérimentations à partir du modèle que Winnicott décrit dans son texte *L'enfant dans la situation donnée* (Winnicott, 1941). Il est question d'un bébé d'environ huit mois qu'on met en présence d'une personne qu'il ne connaît pas et devant qui on pose un abaisse-langue (modèle britannique : une espèce de cuillère chromée courbée à angle droit). Scott en fit une démonstration dans un film aujourd'hui encore existant mais très endommagé. En général, après beaucoup d'hésitation, l'enfant finit par s'emparer de la spatule, l'examine sous tous ses angles et finalement la met dans sa bouche et s'en désintéresse peu après. Scott poussa l'aventure un peu plus loin et enleva la spatule avant que le bébé n'en tire satisfaction. On voit alors monter la colère ou la tristesse. Quand il lui remet la spatule, le bébé, d'abord inhibé, s'en empare habituellement à nouveau. Scott reliait ceci à la capacité de compléter un deuil rapidement de façon à pouvoir investir dans un nouvel objet (Benierakis, in : Grignon, 1998, 149).

À son retour au Canada en 1954, Scott avait été frappé par le retard du développement de la psychiatrie infantile, retard plus grand encore que celui de la psychiatrie adulte. Il présenta ce problème au congrès de l'Association de psychiatrie du Canada, tenu en Alberta en juin 1957, passant en revue les services à l'enfance au Royaume-Uni et incitant les Canadiens à se mettre à l'œuvre. Il était préoccupé des problèmes parents-enfants et de la nécessité de l'approche pluridisciplinaire des institutions responsables des services à l'enfance.

Tel que mentionné plus haut, à partir de 1963, Scott contribua à la formation de trois générations de psychanalystes d'enfant; les candidats inscrits n'ont pas tous persévéré, mais ils avaient suffisamment appris pour que l'œuvre qu'ils ont accomplie dans les milieux de l'enfance porte la marque de l'inspiration psychanalytique. Il a aussi participé à la formation de nombreux thérapeutes d'enfants de toutes disciplines : médecins, psychologues, ergothérapeutes, etc.

Cinquante ans plus tard, la situation de la clinique infantile offre de nombreuses améliorations, du moins au Québec, mais on assiste maintenant à une offensive psychopharmaceutique au détriment des services psychosociaux mis en place.

J'ai souvent discuté avec Clifford Scott d'un enfant hyperactif de cinq ans, fils d'une mère maniaco-dépressive, qui avait été victime d'un ballottage social exagéré entre familles d'accueil et institutions. Sa capacité d'attention, vérifiée sur plusieurs enregistrements vidéo, était de moins d'une minute et son agitation, constante. Le Ritalin, « première manière », avait été tenté mais avait aggravé le symptôme d'une manière importante. Scott se demandait ce que révélerait une

observation de vingt-quatre heures, son pattern d'endormissement et de réveil, l'agitation pendant le sommeil, en somme la fonction défensive de l'agitation motrice. Combattait-il le sommeil et le rêve, à la façon de certains traumatisés? Qu'arriverait-il s'il était physiquement contenu, immobilisé dans mes bras? Que serait-il arrivé si le traitement avait débuté plus tôt, au moment où il était plus facilement « contenable »? Un véritable *holding* aurait-il pu endiguer ce débordement, contrer le mouvement « échappant » de la mère? Serions-nous plus bouleversés s'il devenait aussi déprimé qu'il était agité? Pourrait-il pleurer avec autant d'ardeur, et aussi longtemps qu'il était agité? En somme, nous protégeait-il de sa dépression? Scott croyait aussi qu'il modulait son agitation, jusqu'à un certain point, sans quoi il serait mort d'épuisement, comme certains maniaques d'avant la révolution pharmacologique. Que dirait Scott maintenant devant la vague d'enfants dits hyperactifs?...

Son intérêt indéfectible pour l'aspect scientifique des phénomènes, en particulier sous leur angle développemental, le forçait aussi à se poser des questions sur la continuité entre les vies intra et extra-utérines sur le cycle sommeil/réveil. Avant la naissance, le fœtus avale-t-il pendant son sommeil ou se réveille-t-il pour avaler? Une question n'attendait pas l'autre et ce déferlement donnait un aperçu de l'enfant qu'il avait dû être à l'âge de quatre ans... Quand nous discutons de la possibilité d'établir une clinique psychanalytique qui pourrait recevoir des enfants, Scott croyait qu'on devait approcher des compagnies d'assurances pour financer la psychanalyse d'enfants incendiaires, vu la possibilité d'économies à long terme.

Toute sa vie il s'intéressera à l'origine et au développement de la pensée; ce sera là un des principaux aspects de son travail sur la pensée de Bion. Ce dernier voulait rétrécir le champ d'observation au « presque rien » comme précurseur de la pensée. Dans son hommage à Bion intitulé « *Who's Afraid of Wilfred Bion* » (Scott, 1985), Scott conclut que ceux qui ont peur de W.B. sont ceux qui ont peur de la vérité...

Dans un des tours de haute voltige qui le caractérisaient, Scott passait par le langage des bébés pour discuter philosophie. « *Nous sommes tous bilingues* », disait-il, « *nous avons d'abord parlé bébé puis nous avons appris la langue de notre mère* ». Aussi, en présence de bébés ici ou là, dans les magasins ou les aéroports, il entamait la conversation, au grand embarras de sa femme. Il répétait les sons et s'efforçait d'imiter gestes et mimiques. L'effet était toujours le même : le bébé était stupéfait et, s'il criait ou pleurait, il s'arrêtait immédiatement. Puis la « conversation » s'engageait, l'initiative étant toujours laissée au bébé. L'expérience se terminait à la satisfaction évidente des deux interlocuteurs, sans que les spectateurs soient plus avancés qu'avant. Mais le bébé rageur était maintenant de bonne humeur. Le mystère restait complet. Cet intérêt pour les sons et les bruits du corps, qui sont notre lien au royaume animal (Scott, 1957), s'étendra aussi aux gestes, à la persistance de certains dans la vie adulte (agiter ou lécher les doigts, etc.) (Scott, 1963).

Dans ses contacts avec autrui, il avait plaisir à expliquer des choses compliquées en termes simples. Par exemple, comment peut-on expliquer ce que c'est que de penser? « *C'est parler tout bas tout bas, si bas qu'il n'y a que toi qui entends...* » Et il rapportait avec plaisir qu'un enfant, qu'on avait enjoint de penser avant de parler, avait répliqué : « *Comment puis-je savoir ce que je pense avant de l'avoir dit?* » .

Scott croyait que la résistance à la psychanalyse infantile, autant celle des psychanalystes que des profanes, provenait de la négation des conflits et des affects infantiles douloureux, en particulier ceux de leur propre enfance. Une fois le paradis terrestre infantile dûment mis en place, beaucoup refusent d'aller y voir de plus près. Pourtant, la prise en charge de la cure d'un enfant peut faire progresser la psychanalyse personnelle concomitante d'un clinicien en formation par le réveil de souvenirs et d'affects autrement inatteignables. Curieusement, les psychanalystes et les analysants-adultes envient parfois les analysants-enfants, parce qu'ils n'ont pas eu la même chance que ceux-ci; ce qui peut mener à une forme bizarre d'auto-envie : « J'envie mon petit patient de m'avoir moi comme psychanalyste dans son enfance, alors que moi, je n'en ai pas eu dans la mienne ».

Si Scott était souvent déconcertant par sa façon simple d'expliquer des choses compliquées, il rappelait aussi qu'on doit tenir compte de l'âge de la personne qui est objet de transfert sur le psychanalyste : le père de ses quatre ans, de ses treize ans ou trente ans, par exemple, car cette variation induit des différences considérables chez le psychanalyste qui reçoit ce transfert. En même temps, il croyait aussi que l'analyse constante du contre-transfert et que l'élaboration de l'interprétation donnée pendant la séance même, tout en étant indispensable, pouvaient aussi nuire à l'écoute analytique.

Son amour et sa connaissance de la langue anglaise ne furent pas sans influence sur son travail avec des patients francophones ou allophones. L'anglais n'étant ni ma langue maternelle, ni ma langue d'usage habituelle, ma psychanalyse contient de nombreuses ambiguïtés mais des leçons encore plus abondantes. Là où des années d'études avaient échoué, une seule intervention fut féconde et j'ai rapidement appris la différence entre « *Puis-je faire telle chose* » et « *me permettez-vous de la faire* ». ¹³. À ma question : « *Puis-je faire telle chose* » ¹⁴, Scott avait, en effet, répondu : « *Je ne sais pas si vous êtes capable de la faire, mais vous avez sûrement ma permission* » ¹⁵. Le transfert se chargea du reste.

Scott ne parlait pas français mais pouvait lire assez facilement les textes analytiques francophones, sauf les longues illustrations cliniques. Mais j'ai appris à mes dépens qu'il ne fallait pas se fier à cette soi-disant ignorance ni à sa surdité. Les mots marmonnés en français étaient toujours saisis au vol et interprétés en conséquence. « *Ah bon* », dis-je. « *Qu'avez-vous dit?* » ¹⁶ « *Oh well* » « *No, you said : Oh good.* » Et cela n'était pas la même chose...

Souvent on emploie beaucoup de mots pour éviter les explications claires et simples et aussi pour oublier que nous avons été jeunes et que nous pouvions alors poser des questions simples et directes pour dire la vérité ou mentir en peu de mots. » (Scott, 1987, 73).

Son plaisir à jouer avec les mots provenait sûrement de sa propre enfance et aussi d'une certaine fréquentation des poètes surréalistes français, particulièrement d'André Breton. Tout en aimant ces mots brefs, il n'avait de cesse d'en extraire le plus de significations possible, leurs contraires, les inversions. Son dictionnaire n'était jamais loin de son divan et il y recourait souvent. Il s'amusait à citer « *Alice au pays des merveilles* ». « *Les chats mangent-ils les chauves-souris? Les chauves-souris mangent-elles les chats?* » ¹⁷ (Carroll, 1970, 84). Il essayait souvent de comprendre le sens inconscient en cherchant le contraire de ce qui était dit. Apparemment Freud répétait souvent « *Pensez au contraire* » ¹⁸ et Ernest Jones, qui avait supervisé Scott, s'imaginait voir cette phrase écrite sur le mur face au fauteuil de Freud.

Pour Scott, les sons étaient tout aussi importants que les mots et ils devaient être traduits en mots. Il disait malicieusement que les bruits étaient des sons qui avaient mal tournés... Il aimait parler de la parole et du silence. Il percevait les différences dans le ton, le rythme des mots énoncés selon l'âge et l'état de la bouche des orateurs. La réaction des tout petits à l'apparition des dents le lançait dans des considérations sur l'état global de l'être. Les gestes faisaient, pour lui, partie des communications; durant une séance d'analyse, surtout pendant un silence, un mouvement, même involontaire, de la main ou du pied s'attirait la question « que dit votre pied? vous pouvez parler pour lui.. »

La formation psychanalytique

Les idées de Scott sur la formation psychanalytique ont probablement beaucoup évolué au long de sa carrière. Quand je lui annonçai l'acceptation de ma candidature par l'Institut psychanalytique de Montréal, il sembla content, mais me répondit que pour lui, être psychanalyste, c'était plus que devenir un guérisseur ou un maître, c'était s'engager sur la voie de nouvelles découvertes visant l'avancement de la science; c'était devenir un accoucheur, un maïeuticien, celui qui aide gens et choses à naître ou à advenir. Il ne lui semblait pas indispensable de faire partie de l'Association psychanalytique internationale pour pouvoir pratiquer la psychanalyse, mais l'appartenance à cette association permettait de retrouver, partout dans le monde, des collègues avec qui discuter et partager une certaine communauté de vues.

Dans son entrevue avec Laurie Raymond (Raymond, Rosbrow, Reich, 1997, 297), Scott avance que le psychanalyste doit demeurer intéressé par les gens, enfants et adultes, par des histoires de vie¹⁹ et tâcher de ne pas être lui-même trop « coincé » ou trop malade. Chacun a ses manies, dit-il, mais les psychanalystes doivent faire leur possible pour se débarrasser des leurs et concentrer leur attention sur la continuation de leur propre développement.

Si comme psychanalyste il était très respectueux du rythme de son analysant, sans toutefois rien laisser passer, en tant que superviseur il était très exigeant, ne faisant pas de quartier. Il parlait de ce qui avait été dit et ne l'avait pas été, de ce qui aurait dû ou aurait pu l'être. Il était sans merci, laissant le pauvre supervisé abasourdi, de plus en plus convaincu de sa propre incompetence. Je plains ceux qui l'ont eu comme premier contrôleur! Aimant profondément la psychanalyse, il se mettait spontanément à la place du clinicien (surtout si l'analysant était un enfant, alors que lui n'en voyait plus beaucoup) et disait ce qu'il croyait que lui aurait dit, ou pu dire dans la situation rapportée. Mais là, c'est moi qui me mets à sa place. Il était généreux de son temps et de ses suggestions, recommandant livres et articles, les prêtant à l'occasion et, quand le candidat émettait une hypothèse : « *L'avez-vous dit au patient? Pourquoi pas?* » et le tourbillon recommençait. Il faisait des liens avec des situations qu'il avait connues antérieurement. Ainsi, quand je lui parlai d'un enfant très agité, il se rappela son expérience avec des soldats, rescapés de Dunkerque et affligés de rêves traumatiques récurrents. Il les avait gardés éveillés pour les aider à se souvenir. Il se demandait ce qui arriverait si, après avoir gardé cet enfant éveillé toute la nuit, on entreprenait avec lui une séance le matin.

Il citait souvent des mots d'enfant à longue portée clinique et je le soupçonne d'y avoir glissé quelques-unes de ses propres réflexions, comme enfant ou adulte. Il me demanda d'ailleurs, un jour : « *De quelle façon peut-on faire part aux autres*

des découvertes de son auto-analyse continue? ». Le plus célèbre de ces mots d'enfant était la question qu'un enfant avait appelé la « *wouf question* » : « *what would happen if...* », qu'arriverait-il si... Il l'appliquait allègrement à chaque fois que quelqu'un disait : « *Je ne peux faire ceci parce que...* » « *Qu'arriverait-il si vous le faisiez?* », rejoignant ainsi rapidement le fantasme caché, la crainte ou le désir. En supervision, comme ailleurs, les rencontres avec lui s'avéraient donc une perpétuelle surprise.

Il croyait fermement que la psychanalyse d'enfant devait faire partie de la formation de base de chaque psychanalyse, pour apprendre à faire de l'observation analytique convenable et retrouver le contact avec sa propre enfance (lui l'avait sûrement gardé avec la sienne!). Il était très intéressé par les nouveaux aspects de l'observation du nourrisson, les consultations et les thérapies mère-nourrisson. Il y voyait là de nouvelles avenues de découvertes pour la psychanalyse.

Le corps en psychanalyse

Scott a toujours critiqué et refusé les modèles du psychisme dans lesquels le corps occupait trop peu de place (Grignon, 1998, 133). Le fait qu'il s'était présenté aux examens de médecine trois fois en trente ans y était sûrement pour quelque chose. Pour lui, le schéma corporel succédait au narcissisme primaire et comprenait l'organisation temporelle par rapport au présent, au passé et à l'avenir anticipé, de même que l'intégration consciente ou inconsciente des sensations, des perceptions, des souvenirs et des images de la surface aux profondeurs du corps et de la surface aux limites de l'espace (Scott, 1948, 142-143).

Bien que s'appuyant sur la théorie de Freud sur la formation du moi corporel, Scott a été très influencé par Schilder pour qui il garda une très grande admiration. Il tenait son livre « *L'image du corps, étude des forces constructives de la psyché* (1971) pour le deuxième en importance, soit après « *L'interprétation des rêves* » de Freud.

Scott était très intéressé par les développements de la pensée de Didier Anzieu sur le moi-peau et sur sa fonction contenante, sur le rappel constant des limites, des distinctions entre l'intérieur et l'extérieur, sur les rapports entre les différentes parties du corps (la main, la langue, etc.), ses différents produits (la salive, l'urine, etc.) et mouvements (prendre à l'intérieur, rejeter à l'extérieur, etc.). D'où, en clinique, la psychanalyse des gestes traduits en mots. Par exemple, si pendant une séance je grattais ma main, Scott me demandait : « Est-ce que ça pique ou ça chatouille?²⁰ », faisant ainsi du geste un souvenir ou un message agressif ou libidinal. De même, il était particulièrement attentif à la situation des affects dans le corps : « Où sentez-vous cette colère, ce plaisir, cette angoisse : en avant, en arrière, en haut, en bas? » Cependant, il n'était pas d'accord avec la théorie de la pensée opératoire en médecine psychosomatique; il croyait que les fantasmes s'exprimaient à travers le corps et les théories que les patients élaboraient à leur sujet. Selon lui, ils éprouaient de la difficulté à distinguer leur réalité corporelle de leurs idées fantasmatiques (Scott, in Raymond, L.W. & Rosbrow, S., Reich, S., 1977).

Scott tenait compte de la continuité de l'existence corporelle remontant même à la vie fœtale : « Où est votre main de bébé? » demandait-il, par exemple. Il aurait été fasciné de l'anecdote suivante racontée par la comédienne Sophie Faucher à sa mère Françoise Faucher, également comédienne. À huit ans, la fillette assiste à

une représentation du « Malentendu » d'Albert Camus dans laquelle sa mère tient le rôle principal; toute excitée, elle raconte qu'elle savait d'avance ce qui allait se passer et pouvait presque dire les répliques en même temps que les acteurs. La fillette n'avait jamais lu ni vu la pièce, mais sa mère avait joué le même rôle pendant les derniers mois de sa grossesse.²¹

Pour décrire le corps, Scott préférait aussi les mots simples, presque des mots d'enfants et s'enquêrait d'ailleurs souvent des mots par lesquels les patients désignaient telle ou telle partie du corps dans leur enfance, particulièrement les noms donnés aux organes génitaux. Il voulait décrire des choses compliquées avec des mots simples, ce qui parfois lui valait à la fois l'agacement des gens qui aiment les mots compliqués et le rejet de ceux qui aiment les idées simples.

Rapports à l'écriture

Clifford Scott a beaucoup écrit, commenté, enseigné; il était un infatigable recenseur d'ouvrages. Il a de plus grandement contribué à la littérature professionnelle d'ici en encourageant tout le monde à écrire. « *Pourquoi n'écrivez-vous pas un petit texte là-dessus, d'une seule page même ou même d'un seul paragraphe* »²². Les communications brèves étaient, selon lui, les meilleures et devraient revenir à la mode, parce que beaucoup d'idées nouvelles ou même de découvertes sont perdues ou ignorées du fait que chacun croit que, pour être cru, il doit écrire un texte long et même définitif. Du même souffle, il affirmait aussi qu'il est plus difficile d'écrire quatre lignes sur un patient qu'on a rencontré pendant quatre ans que quatre pages sur un patient qu'on a vu qu'une seule fois ou encore quarante pages sur les aspects théoriques et cliniques inspirés par une unique consultation psychanalytique. Il croyait aussi que la « *tradition orale de la psychanalyse est une mauvaise excuse servant à cacher la difficulté ou la paresse impliquées à tâcher d'écrire sur notre travail clinique.* » (Scott, 1987).

Scott s'y connaissait en écriture et en publications. En plus d'écrire ses propres textes, il a été co-rédacteur de *l'International Journal of Psychoanalysis*, dans les années cinquante, et l'instigateur de la Revue canadienne de psychanalyse à son arrivée au Canada; notons en passant qu'entre les deux premiers numéros de cette dernière est survenu un hiatus de ... quarante-cinq ans! Il a grandement encouragé Otto Weininger à fonder le *Journal of the Melanie Klein Society* à Toronto en 1983; Weininger dit d'ailleurs qu'il a appris de Scott son métier d'éditeur. Souhaitons que soient bientôt édités en recueil certains de ses textes inédits, ainsi qu'une version critique de sa correspondance avec Winnicott, Klein et Jones. Soit dit en passant, en traduisant en français quelques-uns de ses textes, j'ai éprouvé d'énormes difficultés, à un point tel que j'ai dû crier à l'aide²³. Je crois que la principale raison de cette difficulté de traduction consiste dans justement l'usage, je dirais parcimonieux, qu'il faisait des mots, les analysant jusqu'à leur limite ultime. Il évoquait parfois ces paroles de Lewis Carroll : « *Lorsque j'exige d'un mot pareil effort, dit Humpty Dumpty, je lui octroie toujours une rémunération supplémentaire* »²⁴ (Carroll, 1970, 59). Cependant, j'avais la chance de travailler avec lui; si quelque passage ne m'apparaissait pas clair, il se remettait toujours en question. Il s'en servait comme tremplin pour pousser sa pensée plus avant. Il fut très satisfait de la version française de son article « Les origines du concept psychanalytique de la dépression » (Scott, 1998) et croyait qu'elle était plus fidèle à sa pensée actuelle que ne l'était la version originale anglaise. Une bonne trentaine d'années s'étaient écoulées entre les deux versions.

L'enthousiasme

Une communication donnée au congrès de l'American Psychological Association tenu à Montréal en 1980 : « The Development of the analysis and the analyst's enthusiasm for the Process of Psychoanalysis », contient l'essentiel de sa pensée. Cette conférence se présente un peu comme la suite de son texte de 1950 sur les origines psychanalytiques du concept de dépression et contient en puissance tout ce qu'il développera plus tard dans : « Tirer le meilleur parti possible d'une triste histoire » (1987). Pour lui, la psychanalyse, comme la vie, est un mouvement, un processus de changement avec ses allers-retours, ses progressions et ses régressions à des états pouvant même précéder la naissance. Il décrit les phases du développement psychique, celle où règne le clivage persécution-mégalomanie, puis celle où domine d'abord l'ambivalence suivie du sado-masochisme, de l'envie et de l'admiration, et qui va ensuite jusqu'au chagrin, à la manie, au deuil et à leurs résolutions. Chacune de ces étapes est, selon lui, surmontée par la vigilance au danger, l'excitation sans mégalomanie, la tolérance à l'ambivalence et à la douleur sans masochisme, et la capacité d'en infliger à autrui sans sadisme, l'aptitude à faire le deuil des objets perdus et la confiance en un enthousiasme réparateur qui permet l'investissement de nouveaux objets. On y retrouve, bien sûr, des allusions au développement des différentes zones d'activité, à la différence des sexes et à ses dérivés, mais Scott croyait que ces choses avaient été suffisamment décrites pour qu'il n'ait pas à s'y attarder.

Selon lui, les deuils non faits ou incomplets et refoulés constituaient l'aspect le plus négligé du traitement des patients présentant des états-limites, mais il croyait que la psychanalyse pouvait rejoindre ces souffrances. Selon son expérience, des patients âgés de deux à 80 ans avaient pu accomplir des deuils jadis laissés en plan. La résolution du deuil menant à la réparation, sans déni, la transformation de l'envie en admiration et l'enthousiasme pour le prolongement du processus analytique dans l'auto-analyse formaient la base de son credo psychanalytique. En fin de cure, il s'absentait parfois de son cabinet pour permettre à l'analysant de faire son auto-analyse à voix haute, au plus près de la présence de l'objet analytique réel, réalisant quand même que les murs n'ont pas d'oreilles... Au cours de l'entrevue avec Laurie Raymond (Raymond et Rochow-Reich 1997, 301), il conseille même de se glisser sous les couvertures et chuchoter, se chuchoter à soi-même, comme le font les enfants, l'essentiel étant de s'entendre parler comme on l'avait fait en présence de son analyste...

En guise de conclusion

Scott gardait ce contact avec son enfance, mais c'était avec une enfance réparée et dont il avait fait le deuil; il croyait qu'il fallait apprendre assez tôt à faire le deuil de sa propre vie. Dans son dernier article de 1992 : « Tirer le meilleur parti possible d'une triste histoire », il parle de la nécessité de développer des idéaux de mort et déplore le fait que, de nos jours, beaucoup d'enfants grandissent sans connaître leurs grands-parents ou leurs arrière-grands-parents qui leur transmettraient le savoir ou la sagesse, mais aussi des modèles de créativité dans la vieillesse et un éventail de modèles de mort.

Je crois que Clifford Scott nous a fourni ces modèles. À la fin de sa vie, il m'a confié, avec beaucoup d'émotion contenue « *Ce matin, j'ai fait ma dernière séance*

de psychanalyse et je me souviens encore de la première ». ... Entre les deux, il s'était écoulé plus de soixante ans de vie analytique enthousiaste.

En feuilletant au hasard -mais le hasard existe-t-il?- un recueil intitulé « *Paroles de sagesse éternelle* », textes recueillis et présentés par Michel Picquemart et Marc de Smedt chez Albin Michel, 1999, j'ai trouvé cette phrase de Balzac « *L'homme meurt une première fois à l'âge où il perd l'enthousiasme* ».

Clifford Scott ne mourut qu'une fois.

Monique Meloche
7532 de Bécancour
Montréal
Qc H4K 1G1

Bibliographie des œuvres de W.C.M. Scott

Telle qu'établie dans *Psychoanalysis and The Zest for Living* sous la direction de Grippa, Michel, Esf Publishing, New York, 1997.

Avant 1936, une dizaine d'articles sur des sujets biochimiques ou médicaux.

Cardiovascular effect of Benzedrine (with Anderson, E.W.), *The Lancet*, 2:1461, 1936.

Discussion of Guttman, E. and MacLay's, W.S., Clinical observations on schizophrenic drawings, *Br. J. Med. Psychol.*, 16:184-205, 1937.

Discussion by: Scott, W.C.M, Bennet, E.A., Brown, P., The unwilling patient, (a contribution to a Symposium given at a Joint Mtg. of the Med. Soc. of the Br. Psycho-Anal. and Inst. for the Scientific Treatment of Delinquency, December 16, 1936), *Br. J. Med. Psychol.*, 17:76-77.

The chronic uncertified, (read at the Sec. Psychia., Royal Soc. Med., June 13, 1939). Reported in *Br. J. Med. J.*, June 24, 1299-1300, *The Lancet*, June 24, 1939, 1437-1439.

Discussion of Lewis, A., Psychiatric aspects of Effort Syndrome, *Proc. Roy. Soc. Med.*, 34:539-554, 1941.

The soldier's defence and the public attitude, (read at a Mtg. of the Med. Sec. of the Br. Psychol. Soc., Nottingham, April 19), *The Lancet*, 2:171-174, 1941.

Recent advances in psychiatry, *J. Ment. Sci.*, 90:509, *Int. J. Psycho-Anal.*, 27:166, 1946.

A note on the psychopathology of convulsive phenomena in manic depressive states, (read at the Int. League against Epilepsy, London, Oct. 21, 1938), *Int. J. Psycho-Anal.*, 27:152-155, 1946.

On the intense affects encountered in treating a severe manic-depressive disorder, (read at the 15th Int. Psycho-Anal. Congress, Paris, Aug. 2, 1938), *Int. J. Psycho-Anal.*, 28:139-145, 1947.

Problems of ego structure. (Mtg. of European Psychoanalysts, Amsterdam, May 24-17). Summary published in *Int. J. Psycho-Anal.*, 28-215, 1947.

A problem of ego structure, *Psychoanal. Q.*, 17:71-83, 1948.

A psychoanalytic concept of the origin of depression, (read at the Sec. Psychia., Int. Congress Physicians, London, Sept. 1947), *Br. Med. J.*, 1:538-540, 1948.

Discussion of Mead's, M., Guilt and the dynamics of psychological disorder in the individual, (Second Plenary Session, Int. Congress Mental Health Conf. Med. Psychother., London), *Proc. Int. Conf. Med. Psychother.*, London: Lewis, 3:49-50, 1948.

Discussion of Rickman's, J., Collective guilt, (Second Plenary Session, Int. Congress Mental Health Conf. Med. Psychother.), *Proc. Int. Conf. Med. Psychother.*, London : Lewis, 3:88-89, 1948.

Some psycho-dynamic aspects of disturbed perception of time. (Read at the Med. Sec., Br. Psychol. Soc., 1935), *Br. J. Med. Psychol.*, 21:111-120, 1948.

Psychiatric problems amongst evacuated children. (Read at the Symposium on Lessons for Children Psychiatry, Med. Sec., Brit. Psychol. Soc., 1946), *Br. J. Med. Psychol.*, 21:171-174, 1948.

- Some embryological, neurological, psychiatric and psychoanalytic implications of the "Body Scheme". (Elaborated from a paper read at a meeting of the Br. Psycho-Anal. Soc., March 19, 1947), *Int. J. Psycho-Anal.*, 29:141-155, 1948.
- Application of psychoanalytic principles to the treatment of in-patients in mental hospitals. (Read at the Symposium on Application of Psychoanalytic Principles to the Hospital In-patient, Royal Soc., Med. Psychol. Section, March 9, 1940), *J. Ment. Sci.*, 94:767-772, 1948.
- Psychopathology of anorexia nervosa. (Slightly altered from a paper read at the Symposium on Anorexia Nervosa at the Med. Sec., Br. Psycho. Anal. Soc., May 22, 1949), *Br. J. Med. Psychol.*, 21:241-247, 1948.
- Eine Psychoanalytische Betrachtung über den Ursprung der Depression, *Psyche*, 3:312-319, 1949.
- The progress of psychoanalysis in Great Britain, *Br. Med. bull.*, 6:31-35, 1949.
- The psychoanalytic view of mandala symbols, (discussion on archetypes and introjected objects, Med. Section, Br. Psychol. Soc., June 23, 1948), *Br. J. Med. Psychol.*, 22:23-25, 1949.
- The Body Scheme in psychotherapy, (Read at Med. Sec., Br. Psychol. Soc., Jan. 26, 1949), *Br. J. Med. Psychol.*, 22(3-4):139-150, 1949.
- Psychotherapeutic treatment of endogenous depression. B.B.C. Latin-America Talks, 1951.
- Indications for and limitations of psychoanalytic treatment, *Br. Med. J.*, 2:597-600, 1951.
- Discussion of Gross, W. M., The treatment of depression, (Sec. Psychia., Royal Soc. Med., March 13, 1951), *Proc. Roy. Soc. Med.*, 44:961-966.
- Patients who sleep or look at the analyst during psychoanalytic treatment - Technical considerations, (17th Int. Psycho-Anal. Congress, Amsterdam, Aug. 1951), *Int. J. Psycho-Anal.*, 33:465-469, 1952.
- Discussion of Sandfor's, B., Psychotherapeutic work in maternity and child welfare clinics, *Br. J. Med. Psychol.*, 25:9, 1951.
- Discussants : Klein, M., Nacht, S., Scott, W.C.M. (60-65), Van der Waals, H.G., The mutual influences in the development of ego and id., (17th Int. Psycho-Anal. Congress, Amsterdam, Aug. 1951). *Psychoanal. Study Child*, 7:51-68, 1952.
- The progress of psychoanalysis in Great Britain. Translated in *Medicina y Cirurgia*, 1952.
- Psychotherapy of schizophrenia, (Proc., Premier Congrès Mondial de Psychiatrie, Paris, Sept. 1950). *Psychothérapie-psychanalyse, médecine psycho-somatique comptes rendus de séances*, Abstract. Paris: Herman & Cie, 5:427, 1952.
- Evolution and present trends of psychoanalysis, (*Proc. V*), *Ibid*, 5:140-142, 1952.
- Problems of in-patient psychotherapy. The possibilities of psychotherapy and psychoanalysis in a hospital set-up. (Sept. 25), *Ibid*, 5:440, 1952.
- Psychopathology of depressive states, (contribution to a Symposium on Psychopathology of Depressive States, Sept. 26), *Ibid*, 1:394, 1952.
- Psychopathology of depersonalization, (*Proc. I*, Psychopathologie générale), *Ibid*, 1:260, 1952.
- A new hypothesis concerning the relationship of libidinal and aggressive instincts (18th Int. Psycho-Anal. Congress, London, July 29, 1953; Br. Psycho-Anal. Soc., Jan. 1954), *Int. J. Psycho-Anal.*, 35:234-237, 1954.

- A note on blathering. (Read at Br. Psycho-Anal. Soc., June 4, 1952), *Int. J. Psycho-Anal.*, 36:348-349, 1954.
- Freud, S. (CBC Broadcast Series, 1954), published as a chapter in *Architects of Modern Thought*, Toronto: C.B.C. Publication, 25-32, 1955.
- A psychoanalytic concept of the origin of depression, published as a chapter in *New Directions in Psycho-Analysis*, ed. by Klein, M., London : Tavistock Publications, 1955. [Paperback, 1971].
- Sleep in psychoanalysis. (Read at Br. Psycho-Anal. Soc., 1950), *Bull. Phila. Assn. Psychoanal.*, 6:72-83, 1956.
- Obituary : Freud, S., 1856-1939. *Can. Med. Assn. J.*, 174:744-745; *Can. Psychia. Assn. J.*, 1:57-58, 1956.
- Symposium/Rumination: J. Richmond, J., Eddy, E., Scott, W.C.M., Discussion of Reichsman, E., Engel, G., Harway, V. and Escalona's, S., Disorders of affects during childhood. Monica, an infant with gastric fistula and depression, *Am. Psychia. Assn. Reg. Res. Conf.*, Syracuse, N.Y., *Psychia. Res. Rep.*, 8:33-34, 1957.
- Discussion of Fox, H. et al., Some methods of observing humans under stress, *Am. Psychia. Assn. Reg. Res. Conf.*, 1957, *Psychia. Res. Rep.*, 7, 1957.
- Discussion of Kanner's, L., Early infantile autism, 1943-1955, *Am. Psychia. Assn. Reg. Res. Conf.*, Montreal, 1955, *Psychia Res. Rep.*, 7, 1957.
- Therapeutic results in psychoanalytic treatment without fee, *Am. Psychoanal. Assoc.*, Chicago, May 1956, *Int. J. Psycho-Anal.*, 39:64-68, 1958.
- Noise, speech and technique, *Int. Psycho-Anal. Congress*, Paris, 1957, *Int. J. Psycho-Anal.*, 39:108-111, 1958.
- Obituary : Jones, E., *Bri Med. J.*, Febr. 22, 463; *The Lancet*, Feb. 22, 438; *Can. Med. Assn. J.*, 78:641-642, 1958.
- The impact of Meyerian psychobiology and psychoanalytic theory and practice in the development of child psychiatry in Great Britain, *Can. Psychia. Assn.*, Edmonton, June 1957, *Can. Psychia. assn. J.*, 3:20-31, 1958.
- Introductory Remarks as Chairman of Committee/Discussion of Denber's, H., Transference and countertransference problems in relationship to drugs, Conference on Psychodynamic Psychoanalytic and Sociological Aspects of the Neuroleptic or Tranquillising Drugs in Psychiatry, Montreal, April, *The Dynamics of Psychiatric Drug Therapy*, ed. G.J. Sarwer-Foner, Springfield, Il. C.C. Thomas, 319-320, 1959.
- The psychological effects on the deprivation of liberty on the offender, Discussion of Cormier's, B.M., Types of regression determined by the deprivation of liberty and implications in rehabilitation, Congress of Corrections, Montreal, May 28, 1975, *Proc. Can. Congress of Corrections*, 147-149, 1958.
- The impact of Meyerian psychobiology and psychoanalytic theory and practice in the development of child psychiatry in Great Britain, *Can. Psychia. Assn. J.*, 3:120-131, 1959.
- Discussion of Liddell's, H., A biological basis for psychopathology, *Am. Psychia. Assn. Reg. Res. Conf.*, Montreal, Nov. 1957, *Psychia. Res. Rep.*, 11:133-136, 1959.
- Discussion of Liddel's, H., Stress and maternal protection in animals and men, *Am. Psychia. Assn. Reg. Res. Conf.*, Montreal, 1959, *Psychia. Res. Rep.*, 11:134-135, 1959.

- Symposium on Depressive Illness: Depression, confusion and multivalence, (read at the 21st Int. Psycho-Anal. Congress, Copenhagen, July 1959), *Int. J. Psycho-Anal.*, 41:497-503, 1960.
- Panel on Brief Psychotherapy, Introductory remarks and discussion : Guild, J., Watterson, D.J., Stern, K., Lemieux, RR., Can. Psychia. Assn. Mtg., Ottawa, June 5, 1959, *Can. J. Psychia.*, 5:161-184, 1960.
- Discussion of Dr. Ostow's, Theory of psychic energetics, *Proc. Int. symposium Extrapyramidal System and Neuroleptics*, Montreal, 1960, ed. Jean-Marc Bordeleau, Montreal : Thérien Frères, 519-522, 1961.
- Differences between the playroom used in child psychiatric treatment and in child analysis, Can. Psychia. Assn., Banff, June 1960, *Can. Psychia. Assn. J.*, 6:281-285, 1961.
- Depression, Verwirrung und Multivalenz, *Psyche*, 11:6789689, 1961.
- Dépression, confusion et polyvalence, *Rev. fr. psychanal.*, 25: 913-925, 1961.
- The demonstration of object relations and affect in a set situation in infants of 6-12 months, (20 minute film dealing with an elaboration of Winnicott's observations), in *Proc. Third World Congress Psychia.*, Montreal, June 1960, 56-59, 1962.
- The concept of the id., Panel on Folklore and Linguistics, Indiana Univ. Res. Ctr. Anthropol., May 17-19, 1962, in *Trans. Indiana Univ. Conf. on Paralinguistics and Kinesics*, Bloomington : Univ. of Indiana Press, 411-445, 1962.
- Symposium : A Reclassification of Psychopathological States, 22nd Int. Psycho-Anal. Assn. Congress, Edinburgh, Aug. 1961, *Int. J. Psycho-Anal.*, 43:344-359, 1962.
- Discussion of Szabo's, D., Psychodynamics' of father-daughter incest, Symposium on Incest, 2nd Annual Res. Conf. on Criminology and Delinquency, *Can. Psychia. Assn. J.*, 5:250-252, 1962.
- The psychoanalysis treatment of mania, Am. Psychia. Assn. Reg. Res. Conf., Montreal, April 1962, *Psychia. Res. Rep.*, 17-84-90, 1963.
- A finger-licking, finger-flicking habit, Am. Psychoanal. Assn., N.Y. City, Dec. 1962, *J. Am. Psychoanal. Assn.*, 11:832-834, 1963.
- Symposium: Psychotherapy in Mental Retardation. The psychotherapy of the mental defective, Annual Mtg. Can. Psychoanal. Assn., Toronto, June 15, *Can. Psychia. Assn. J.*, 8:293-325, 1963.
- Mania and mourning, (read at the Can. Psychoanal. Soc., Nov. 1962), *Int. J. Psycho-Anal.*, 45:373-377, 1964.
- Une reclassification des états psychopathologiques, *Rev. fr. psychanal.*, 28: 169-184, 1964.
- The limitations of science, (read at the St. James Literary Soc., Montreal, Oct. 1963), *Can. Psychia. Assn. J.*, 91:700-703, 1964.
- Deuil et manie. *Rev. fr. psychanal.*, 29: 205-218, 1965.
- Discussion of. Salman, F., The psychology of religious experience, R.M. Bucke Memorial Soc. Conf. on Personality Change and the Religious Experience, Montreal, Jan. 1965, *Proc.*, 30-35, 1965.
- The mutually defensive roles of depression and mania, Panel on Psychoanalytic of Depressive Illnesses. Res. Conf. on the Depressive Group of Illnesses. McGill Univ., Montreal, Feb. 1965, *Can. Psychia. Assn. J. Spec. Suppl.*, 2:S267-S274, 1966.

- Les rôles défensifs réciproques de la dépression et la manie, *Interprétation*, 2:95-107, 1968.
- Problems of psychosis (317, 319, 344, 373, 421). *Int. Colloquium on Psychosis*, Montreal, Nov. 5-8, 1969. Part 1 - Plenary Sessions, 1969, Excerpta Medica Foundation, 1-264; Part 2 - Discussion, 1971, Excerpta Medica Foundation, 265-451, eds. Pierre Doucet and Camille Laurin, 1971.
- Remembering sleep and dreams, *Int. Rev. Psycho-Anal.*, 2(3):252-354, 1975.
- L'auto-envie, *Narcisses, Nouvelle rev. psychanal.*, 2:253-257, 1976.
- L'enveloppe sonore du soi, Anzieu, D., *Nouvelle rev. psychanal.*, Printemps, Paris, 13:161-180. (Translated by Meloche, M. and edited with the help of Judith Rotstein, J. and Scott, C.), 1976.
- Au sujet de la convulsion: Winnicott, D. W., *L'Arc*, Paris: Gallimard, 69:84-93, 1977.
- Two recorded interviews, *Psychia. J. Univ. Ottawa*, May, 2:20-28, 1977.
- Common problems concerning the views of Freud and Jung, Toronto analytical Psychol. Soc., Oct. 27, 1972, *J. Analytical Psychol.*, 23:303-312, 1978.
- On positive affects. (read at Panel on Positive Affects, 35th annual Mtg. Am. Acad. Psychoanal. N.Y. City, Dec. 1979), *Psychia. J. Univ. Ottawa*, 6:79-81, 1981.
- The development of the analysands' and the analysts' enthusiasm for the process of psychoanalysis, (read at the Am. Psychol. Assn., Montreal, Sept. 1, 1980), in Grotstein, J.S., (Ed.), *Do I Dare Disturb the Universe? A Memorial to Wilfred R. Bion*, Beverley Hills: Caesura Press, 571-577, 1981.
- Los aspectos mutuamente defensivos de la depresion y la mania, *Psicoanalisis*, (Bueno Aires), 3:419-430, 1981.
- Klein, M., (1882-1960), *Psychia. J. Univ. Ottawa*, 7:149-157, 1982.
- Part of B.B.C. Broadcast on Klein, M. by Wolheim, R., London, Interview conducted by Grosskurth, P., Oct. 8, 1981, *J. Melanie Klein Soc.*, 1(2):13-26, 1983.
- Primary mental states in clinical psychoanalysis, (Panel on Primary Mental States in Clinical Psychoanalysis. William Alanson White Inst. *Psychia*, Psychoanal. Psychol, 40th Anniv. Conf., N.Y. City, Nov. 6, 1983), *Contemp. Psychoanal.*, 20:458-464, 1984.
- Psychoanalysis of a boy of 26 months with a 20-year follow-up, First World Congress Infant *Psychia.*, Cascais, Portugal, April 3, 1980, *J. Melanie Klein Soc.*, 2(1):3-8, 1984.
- Narcissism, the body, phantasy, internal and external objects and the "Body Scheme", Advanced Inst. for Analytic Psychother., N.Y. City, May 16, 1980, *J. Melanie Klein Soc.*, 3(1):23-49, 1985.
- Mourning, the analyst, and the analysand, Loss and Mourning: Current Psychoanal. Perspectives, Div. 39, Am. *Psychia. Assn.*, Toronto, Aug. 28, 1984, *Free Assns.*, 7É7-10, 1986.
- Making the best of a sad job, Br. Psycho-Anal. Soc. London, Oct. 7, 1987, *Bull. Br. Psycho-Anal. Soc.*, 1987.
- Discussion of Silverman's, M.A., Clinical material, Object relationship, *Psychoanal. Inq.*, 7:189-197, 1987.
- Discussion of Mason's, A., A Kleinian perspective, *Psychoanal. Inq.*, 7:147-166, 1987.

Repairing broken links between the unconscious, sleep and instinct; and the conscious, waking and instinct, *Free Assns.*, 12:84-91, 1988.

A note about adopted children, *J. Melanie Klein Object Rel.*, 7(1):22-23.

Some personal reflections of Melanie Klein, James Gammill. (First published as « Quelques souvenirs personnels sur Melanie Klein », in *Melanie Klein Aujourd'hui*, Cesura Lyon Edition, 1989. The translation from French is based in part on a earlier more complete English version. This translation was done by Meloche, M. with help from the author and Scott, C.), *J. Melanie Klein Object Rel.*, 7(2):1-15, 1989.

Transference and counter-transference and wild analysis in the clinical interview. Discussant: Erik L.H.M. van de Loo, *Proc. Fourth Annual Symposium Int. Soc. Psychoanal. Study Organization*, May 24-26, 1990, 378-380.

Entretien avec Clifford Scott, le doyen des psychopsychanalystes, *L'Âne*, Paris, Avril-Juin, 1991, 46:8-9.

Entrevue avec le Docteur Clifford Scott, *Psychiatrie, recherche et l'intervention en santé mentale de l'enfant*, printemps 1991, 1:81-85.

Obituary: Bruno Cormier : 1919-1991, *Bull. Soc. psychanal. Montréal*, automne 1991, 4:4-5.

Le sommeil et le rêve de l'enfant, *Psychiatrie, recherche et l'intervention en santé mentale de l'enfant*, printemps 1991, 1(3):81-85.

Making the best of a sad job, *J. Melanie Klein Object Rel.*, 10(1):1, 1992.

Détour autour du transfert: Rencontre avec Clifford W. Scott, par Hazan, M., *Filigrane*, (2):190-199, 1993.

Discussant: Psy. as a Profession: Canada-China Connections, Anthropology Soc., May 10, 19th Annual Conference, Montreal, May 9-12, *Santé Culture/Culture Health*, 1(2):1992-1993, 1993.

An interview with Clifford. Scott by Hunter, V., *Psychoanal. Rev.*, 82(2):189-206, 1995.

W. Clifford M. Scott, in Raymond, L.W. and Rosbrow-Reich, S., (Eds), *The Inward Eye*. Hillsdale, NJ: The Analytic Press, 279-309, 1997.

Œuvres inédites (liste partielle)

A delusion of identity, *Br. Psycho-Anal. Society*, Nov. 21, 1934.

Some apparent disturbance of reality due to ideas of omnipotence. With special reference to disturbed ideas about time. (Read at a meeting of *The Med. Soc., Br. Psycho-Anal. Soc.*), 1935.

Noise, speech and technique, *Philadelphia Psycho-Anal. Soc.*, Nov. 1955.

Narcissism, the body, the body-image and the "Body Scheme", Discussion by Searles & E. Weigert, *Washington Psycho-Anal. Soc.*, 1956.

The psychiatric tragedy of Rudolf Hess, *Psychia. Soc. Med-Chi Soc.*, April 1958.

Panel : Formation of a Section of Child Psychiatry of the C.P.A., *Can. Psychia. Assn. Annual Mtg.*, Ottawa, June 1959.

Depression, confusion and multivalence, *21st Int. Psycho-Anal. Congress*, Copenhagen, July 1959.

Discussion of Engels, G.L., Is grief a disease? *Am. Psychosom. Soc. Annual Mtg.*, Montreal, March 1960.

The demonstration of object-relations and affect in a set situation in infants of 6-12 months, *3rd World Congress on Psychiatry*, Montreal, June 1961.

- Attitudes to mandalas, *Montreal Assn. Jungian Studies*, Sept. 1961.
- Notes on dreams and sleep, *Can. Psychoa-Anal. Soc.*, Montreal, Oct. 17, 1968.
- The polyglot analysis and the difficulties of analysis in other than the mother tongue. Chairman's Remarks, *2nd Mex-Can. Psycho-Anal. Colloq.*, Montreal, Feb. 21, 1969.
- Notes on dreams and sleep (Revised) Grand Rounds, *Dept. Psychia., Queen's Univ.*, Kingston, March 5th, 1969.
- Sleep and dreams, *Can. Psycho-Anal. Society (Q.E.)*, Sept. 23, 1971.
- Self reproach, self admiration and self envy as inhibitors of development, *Dept. Psychia. Univ. Ottawa, Ottawa Civic Hosp.*, June 21, 1972.
- Talking to patients and talking to colleagues : Telling it as it is, Gobbledy Gook and scientific discourse, *Can. Psycho-Anal. Soc. (Q.E.)*, May 18, 1978.
- Narcissism, the body, phantasy, fantasy, internal and external object and the "Body Scheme", *Advanced Inst. Analytic Psychother.*, N.Y. City, May 16, 1980.
- Development of the analysand's and the analysts' enthusiasm for psychoanalysis, *Am. Psychol. Assn.*, Montreal, Que., Division 39B., Sept. 1, 1980.
- Who is afraid of Wilfred Bion?, Bion : His contribution to psychoanalysis sponsored by the *L.A. Psychoa-Anal. Soc. Inst.*, Oct. 12-13, 1985.
- Making the best of a sad job, *Soc. Psycho-Anal. Montreal and Can. Psycho-Anal. Society (Q.E.)*, June 9, 1988.
- History of child analysis in Canada and it's relationship to other psychotherapy of children, *Can. Psycho-Anal. Soc. A.G.M.*, Montreal, June 5, 1992.
- Becoming a psychoanalyst. (manuscrit à paraître?), 1972.

Ouvrages traduits en français

- Une reclassification des états psychopathologiques, *Rev. fr. psychanalyse*, 28:169-184, 1964.
- Deuil et manie, *Rev. fr. psychanalyse*, 29:205-218, 1965.
- L'auto-envie. Narcisses, *Nouvelle rev. psychanal.*, 2:253-257, 1976.
- Au sujet de la convulsion : D.W. Winnicott. *L'Arc*, Paris, Gallimard, 69:84-93, 1977.
- Différences entre la salle de jeu utilisée dans la psychanalyse d'enfants et dans les autres formes de thérapie, dans *Pédopsychiatrie; 20 ans à Notre-Dame*, Desroches, S., éd. Hôpital Notre-Dame, Montréal, 1985.
- Tirer le meilleur parti possible d'une triste histoire. Présenté à la *Société psychanalytique de Montréal* le 9 juin 1988. Inédit.
- Entretien avec Clifford Scott, le doyen des psychanalystes. *L'Âne*, Paris, avril-juin 1991, 46:8-9.
- Le sommeil et le rêve de l'enfant, *Psychiatrie, Recherche et l'Intervention en Santé mentale de l'Enfant*, Printemps 1991, 1:81-85.
- Détour autour du transfert : Rencontre avec Clifford W. Scott, par Hazan, M., *Filigiane*, (2) 190-199, 1993.
- Une conception psychanalytique des sources de la dépression, *Trans 10*, 1998-1999.

Ouvrages consultés

- Anzieu, D., 1976, L'enveloppe sonore du soi, dans *La nouvelle Revue de psychanalyse*, 13, Paris, 161-180.
- Anzieu, D., 1985, *Le Moi-peau*, Paris, Dunod.
- Benierakis, Costas E., 1997, On Learning to Talk and Learning to Mourn: Remembering Clifford Scott, in Michel Grignon, ed. *Psychoanalysis and The Zest for Living* New York, E.S.F.
- Bollas, C., 1987, *The Shadow of the Object*, London, Free Association.
- Boulanger, J.-B., 1997, A Last Tribute to Dr. W.C.M. Scott, in Michel Grignon ed. *Psychoanalysis and The Zest for Living*, New York, E.S.F.
- Carroll, L., 1970, *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles*, Paris, éd. Bélanger, Aubier, Flammarion.
- Carroll, L., 1970, *De l'autre côté du miroir*, Paris, éd. Bélanger-Aubier, Flammarion.
- Freud, S., *Nouvelles conférences*.
- Grignon, M., 1997, Memories of supervision with Dr. W. C. Scott, in Michel Grignon, *Psychoanalysis and The Zest for Living*, New York, E.S.F.
- Grosskurth, P., 1986, *Melanie Klein*, New York, Knopf.
- Klein, M., 1968, Contribution à l'étude de la psychogenèse des états maniaco-dépressifs, 1934, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot.
- Klein, M., 1966, Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés (1944) dans *Développement de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Klein, M., 1966, Notes sur quelques mécanismes schizoïdes (décembre 1946) in *Développements de la psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Klein, M., 1968, *Envie et gratitude*, Paris, Gallimard.
- Kristeva, J., 2000, Le génie féminin, T.II *Melanie Klein*, Paris, Fayard.
- Lefebvre, P., 1997, Some Predominant Themes in Clifford Scott's Work (1993) in Michel Grignon ed. *Psychoanalysis and the Zest for Living* New York, ESF Publishers.
- Mahoney, P. J., Scott, W.C.M and Otherness, in *Psychoanalysis and the Zest for Living*.
- An introduction to Clifford Scott : *His Theory, Technique, Manner of Thinking and Self-expression*.
- Meloche, M., Memories about my Analysis with Scott, in *Psychoanalysis and the Zest for Living*.
- Pagé, J.-C., 1963, *Les fous crient au secours*, Montréal, Édition de l'Homme.
- Schilder, P., 1971, *L'image du corps, étude des forces constructives de la psyché*, Paris, Gallimard.
- Winnicott, D.W., 1969, L'observation des jeunes enfants dans une situation établie (1941) in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot.

Faucher, S., 2000, Entrevue avec Françoise Faucher, dans l'émission *Entretiens et confidences*, Radio-Canada FM.

Notes

1. "What is crazy?" "It's loosing your mind". "What's mind?" "Never mind".
2. "We have to live with our impermanent certainties".
3. À moins qu'autrement signalé, le matériel sur la psychanalyse avec Klein provient du livre inédit de W.C.M. Scott, *Becoming a Psychoanalyst*
4. Selon la tradition psychanalytique orale voulant que le mentor devienne un des superviseurs, Scott choisit Jones comme contrôleur pour son premier cas.
5. Oh Scott, you have to make up your mind, why you don't talk about something I know something about
6. "We agreed to disagree".
7. Terme employé en U.K. pour désigner les psychanalystes qui ne font pas partie du « A group » - partisans de Anna Freud - ni du « B group », partisans de Melanie Klein.
8. En particulier effacer les traces de la mémoire par des électrochocs, bombardement psychopharmaceutique, etc.
9. Il est à noter que la situation générale de la psychiatrie au Québec était peu reluisante. Les octrois en santé mentale du gouvernement fédéral avaient forcé l'ouverture de quelques départements de psychiatrie au sein d'hôpitaux généraux; en dehors de ceux-ci, le régime asilaire était toujours en place avec son cortège de lobotomies et d'électrochocs. Ce n'est qu'en 1963, après la publication du livre de Jean-Charles Pagé « Les fous crient au secours », qu'une commission d'enquête sera nommée et mènera à la réforme des services en santé mentale.
10. "You better love your ignorance, because there is so much of it".
11. "Because that is where all new good things will come from".
12. Scott, *Zest*, p.128.
13. Can I do something or may I do something
14. Can I do such and such.
15. I don't know if you can but you must certainly may.
16. What did you say?
17. "Do cats eat bats? Do bats eat cats?"
18. Think of the opposite.
19. Karuac, le célèbre libraire-éditeur de Londres m'a dit un jour que Winnicott allait lui rendre visite tous les samedis et chaque fois achetait de nouvelles biographies. Curieux, Karuac lui demanda comment il faisait pour lire si vite et Winnicott avait répondu : « Oh je ne lis que jusqu'à six ans, après ça ils deviennent tous ennuyants ». (Communication personnelle 1975).
20. Is it an itch or a tickle?
21. Sophie Faucher dans l'émission *Entretiens et Confidences* Radio-Canada FM, jeudi le 14 sept. 2000.
22. Why, don't you write a paper about it, just one page, just a paragraph?
23. Je tiens à remercier Madame Denise Marchand qui a réussi à mettre ces idées dans un français élégant.
24. "When I make a word do a lot of work like that, said Humpty Dumpty, I always pay it extra."